

Cahiers du
MONDE RUSSE

Cahiers du monde russe

Russie - Empire russe - Union soviétique et États
indépendants

44/4 | 2003
Varia

Tamara Kondratieva, Gouverner et nourrir

Alain Guery



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/monderusse/4144>

DOI : 10.4000/monderusse.4144

ISSN : 1777-5388

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2003

Pagination : 800-807

ISBN : 2-7132-1833-0

ISSN : 1252-6576

Référence électronique

Alain Guery, « Tamara Kondratieva, Gouverner et nourrir », *Cahiers du monde russe* [En ligne], 44/4 | 2003, mis en ligne le 19 juin 2009, consulté le 02 septembre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/monderusse/4144> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/monderusse.4144>

Ce document a été généré automatiquement le 2 septembre 2022.

Tous droits réservés

Tamara Kondratieva, Gouverner et nourrir

Alain Guery

RÉFÉRENCE

Tamara KONDRATIEVA, **Gouverner et nourrir. Du pouvoir en Russie (xvi^e-xx^e siècles)**. Paris, Les Belles Lettres, 2002, 274 p.

————— Une brève histoire d'un même temps, russe et soviétique

- 1 Autant l'écrire d'emblée, le livre que Tamara Kondratieva soumet aux lecteurs est un livre important, malgré un format qui reste modeste. Il l'est tant pour le spécialiste de l'histoire russe et soviétique que pour tous ceux qui voudront comprendre comment l'une des tentatives d'emmener l'histoire du monde sur des chemins nouveaux a pu aboutir à un échec aussi retentissant que la révolution qui l'avait fait naître. Il l'est tout autant pour les historiens non spécialistes de cette histoire que pour tous ceux qui voudront comprendre comment et en quoi la discipline historique, en demeurant tributaire de ce qu'elle tente de décrire et de rendre compréhensible, pose à l'historien l'immense problème d'une interprétation libre des idéologies dominantes du moment. Livre important et livre courageux également, qui, sous une forme (trop) ramassée, n'hésite pas à mettre en œuvre un *a priori* scientifique dont les hypothèses de travail qui en découlent ne sont rien d'autre qu'une remise en cause des temporalités qui sont le cadre habituel de travail des historiens. Mieux vaudrait dire plutôt *la* temporalité, tant la réflexion sur ce point est longtemps restée indigente. Un livre qui réveille donc, et devrait susciter débat, en rompant intelligemment avec la routine qui a parfois trop ressaisi le milieu historien depuis la crise des années 1970. Ce faisant, il accepte parfois le risque de propositions et de formulations discutables parce que trop rapides. C'est de cet ensemble de points de vue que le livre de Tamara Kondratieva sera envisagé ici, par quelqu'un qui, pour être intéressé par l'histoire de la Russie, n'en est nullement un spécialiste, mais a étudié les pratiques qui s'y trouvent décrites et analysées dans le cadre d'un autre monde, celui de la France, sur un même long terme et en se sentant solidaire

d'approches thématiques et méthodologiques où il se reconnaît, sans pour autant renoncer à l'indispensable écart critique.

- 2 Au début de sa fresque sur l'histoire économique du monde depuis ce qu'il appelle « la double révolution de l'Europe » - révolution économique sur fond d'industrialisation d'un nouveau type dont l'Angleterre donne le modèle dès le xviii^e siècle, et révolution politique sur fond de droits de l'homme et du citoyen entraînant le basculement radical de la souveraineté du prince au peuple, dont la France devient le porte-drapeau à la fin du même siècle -, Eric J. Hobsbawm remarque que la société nouvelle engendrée localement, dans deux seulement des puissances du moment, par cette double révolution qui va ensuite s'étendre graduellement, mais invinciblement, à toute l'Europe, puis au monde entier, se signale d'emblée par un renouvellement de son vocabulaire¹. Les mots anciens changent de sens et prennent leur sens actuel, des mots nouveaux apparaissent. Au début de son ouvrage, Tamara Kondratieva note au contraire que les discours reprenant l'idéologie révolutionnaire, sur laquelle s'appuient les vainqueurs d'Octobre 1917 pour impulser un ordre social nouveau, sont imprégnés d'archaïsmes et de mots plus ou moins oubliés du slavon. La révolution bolchevique, qui se veut pourtant dépassement de son aînée jacobine², rend mieux compte que cette dernière, dans les mots mêmes qu'utilisent ses promoteurs, de ce que l'historien américain Arno Mayer a appelé « la persistance de l'Ancien Régime » après la Révolution³. Sous l'influence des travaux de Reinhart Koselleck⁴, l'auteur préfère saisir ces mots comme « réactualisation du passé », qu'ils révèlent à travers une construction qui se veut pourtant entièrement nouvelle, et qui n'est rien d'autre que le système soviétique.
- 3 Le livre est donc clairement problématisé. Il part d'un questionnaire rigoureusement construit à partir du choix de deux pratiques de pouvoir qui sont ici rapprochées pour être comparées : la *podatča*, don en nourriture qu'organisent les tsars et les grands d'alors, et la *kremlevka*, ravitaillement spécial de la *nomenklatura* soviétique. Le plan du livre reste chronologique, au sens linéaire du mot : une première partie analyse la fonction nourricière du pouvoir autocratique, la seconde celle du pouvoir soviétique. L'auteur n'hésite pas à compléter sa documentation par des sources inédites, qu'elle a elle-même créées, en recueillant le témoignage d'une vingtaine de responsables des instances dirigeantes du parti, à Moscou et dans les régions. Dans un domaine où la discrétion sur ce qu'on appelle ailleurs « les éléments du train de vie » est partout de rigueur, ces témoignages sont précieux. Ils rejoignent ici les mémoires d'anciens dirigeants écrits après l'écroulement sur lui-même de l'empire soviétique, cas unique - ou cas nouveau - dans l'histoire des empires, c'est-à-dire, de ce qu'il est convenu d'appeler, dans une pensée politiquement, mais qui risque bien de devenir historiquement, correcte, la mondialisation, tendance permanente de l'histoire, bien qu'elle soit contrariée de manière tout aussi permanente : la multiplication des indépendances nationales l'accompagne toujours, au fil même de l'éclatement des empires, tout au long de l'histoire du monde. Cette remarque peut sembler inopportune s'agissant de la *podatča* et de la *kremlevka*. Et pourtant, comme l'indique le sous-titre de l'ouvrage, c'est bien à l'analyse de ce qui a tenu ensemble ce qui a presque toujours été observé, sur la longue période envisagée, comme l'un des plus grands empires du monde, voire le plus grand, que nous mène l'examen comparé de la faveur nourricière du chef suprême : le pouvoir, qu'il s'agisse de celui du tsar ou de celui des hauts dirigeants du parti, qui se retrouvent ensemble d'un même côté de l'histoire, quand les autres, révolution ou non, demeurent de l'autre côté.

- 4 La fonction royale, comme celle que s'octroie ou atteint le *bigman* des sociétés primitives, ou, plus près de nous le chef de bande des groupes de délinquants qui se forment aux marges de nos sociétés modernes, inclut et suppose toujours la faculté de donner. En Russie, ce don royal prend d'abord la forme de dons de nourriture. Tamara Kondratieva en décrit le rituel, la gradation selon les rangs, la concordance avec la faveur royale du moment, où recevoir une coupe ou un plat déjà entamé par le prince signifie le plus grand des honneurs, puisqu'ainsi, symboliquement, est transmise une part de sa personne sacrée. Ce don de nourriture peut prendre la forme de distributions régulières, avoir à franchir de grandes distances. Un personnel qualifié et spécialisé, dépendant du tsar lui-même, s'occupe constamment de la *carskaja podača*, expression la plus haute de la fonction nourricière du prince. D'autres cadeaux peuvent s'ajouter à la nourriture, mais celle-ci tient toujours le premier rang. L'ostentation est de rigueur dans les remises de dons, l'abondance doit y apparaître, quitte à faire primer la quantité sur la qualité. L'historienne y voit le jeu de références symboliques diverses, chrétiennes et païennes, qui se rejoignent là en un ensemble cohérent. Son lecteur non spécialiste de la Russie y retrouvera des caractères communs aux prestations d'autres souverains dans le monde, qu'il distinguera de caractères propres tant au monde chrétien orthodoxe qu'au monde russe. Mais il sera frappé par cet amalgame d'éléments d'origines différentes prenant plus qu'ailleurs en Europe, au niveau du pouvoir suprême, une cohérence. Est-ce une clef de la durée et de la continuité de la forme particulière du pouvoir suprême en Russie, qui le distingue de ses voisins européens aussi bien qu'asiatiques, et ce au-delà même, à suivre l'auteur, d'une révolution surpassant et dépassant, selon ses promoteurs, toutes les autres ?
- 5 L'effacement de la *podača* au XVIII^e siècle est attribuée ici à l'introduction des modèles monarchiques d'Europe occidentale inspirant les réformes des tsars à partir du dernier quart du XVII^e siècle. La description que fait de celles-ci Tamara Kondratieva va dans le sens d'observations des historiens des monarchies d'Europe occidentale. On pourrait les résumer en deux mots : simplification et rationalisation. De ce fait, des pratiques fortement ritualisées au point d'entretenir un décalage frappant entre la prestation de biens et de services obtenue et la cérémonie qui y préside, sont remodelées ; la seconde n'est plus très bien comprise, quand l'intérêt de la première demeure évident. Mais un nouveau décalage en naît, entre l'imagerie longtemps entretenue ainsi, qui persiste chez les récipiendaires potentiels et la disparition de la réalité du geste. À l'autre bout de la hiérarchie sociale, le pot-de-vin à l'intendant du seigneur ou au *fiskal* offre une image dégradée du don par lequel le paysan cherche à atténuer la rigueur des mesures nouvelles qui n'améliorent en rien sa condition. Significativement sans doute, le chapitre du livre qui retrace « l'effacement » de la *podača* est écrit en déplaçant le point de vue de l'auteur des hautes sphères du tsar, de son entourage et des nobles, à celui du paysan, puis de l'administrateur qui prépare les réformes de 1861, les applique ensuite ou tente de les améliorer. L'État, au sens où nous l'entendons encore, est véritablement présent dans ce chapitre, tant par les mesures qu'il décide et met en œuvre que par son appareil. Un État que le lecteur n'a pas vu venir auparavant, alors que parfois l'auteur emploie le mot, mais sans préciser ce qu'il désigne par là avant le temps des réformes et de l'effacement concomitant de la *podača*.
- 6 Le problème de la genèse de l'État russe n'est en effet pas explicitement posé dans cet ouvrage, alors que les descriptions mêmes de la *podača* l'auraient permis. Ainsi, Tamara Kondratieva ne nous dit pas comment le modèle économique domestique de la *maison*

est devenu une matrice de l'organisation de l'État aux XVI^e et XVII^e siècles. Elle l'affirme seulement et à partir du cas particulier du *Domostroj*, ménagier écrit à la mi-XVI^e siècle, où, à suivre ce qu'elle en dit, son lecteur peut en déduire que la *maison* russe rejoint la définition générale que lui donnent les ethnologues, les anthropologues et les historiens d'autres sociétés. L'originalité de ce ménagier russe, par rapport à ceux qui se multiplient dans le monde occidental du Moyen Âge au XVII^e siècle, est qu'il a été composé par un ecclésiastique et non par un maître de *maison*, aristocrate ou bourgeois. Les règles austères qu'il édicte s'inspirent de l'idéal monastique et interdisent parfois ce que le même type d'ouvrage permet ailleurs, voire encourage. Faut-il pour autant, à partir de lui, assimiler l'étagement de l'organisation de la vie religieuse, de la vie familiale, et d'une grande maison à celui de l'Église, de la *maison* et de l'État (p. 41 et 43) ? Est-ce que le terme de *gosudar'*, qui est utilisé en russe pour désigner autant le maître d'une *maison* que le tsar, suffit à confondre grande *maison* et État ? Que la *maison* dutsar, par sa prééminence sur toutes les autres, qualifie à un niveau élevé les obligations qui en relèvent, à commencer par l'obligation de donner en vertu de la fonction nourricière de tout maître de *maison*, reste dans l'ordre des échanges et des pouvoirs d'une société traditionnelle. Mais cela permet-il d'affirmer que là se tient l'État ? Quel État ? Pas le nôtre à l'évidence, encore moins l'État-parti de l'URSS ! Ni même l'État au sens d'ensemble des institutions de régulation du pouvoir supérieur dans une société, concept non performant tant pour déterminer les formes communes d'un tel pouvoir d'une société à l'autre, que pour particulariser des formes différentes, concept inutile donc. Alors que la pratique même de la *podacha*, commune à tous les *gosudar'*, bien que de niveaux, quantitatifs comme qualitatifs, différents, suppose précisément l'absence d'État. La régulation du pouvoir s'obtient, ou est censée s'obtenir, par l'échange même que la *podacha* organise, qui conditionne la distribution hiérarchisée des biens essentiels à la vie humaine.

- 7 De ce point de vue, les positions de Tamara Kondratieva vis-à-vis du *kormlenie*, octroi par le tsar, à ceux qui lui rendent le service de tâches administratives et judiciaires en son nom, du droit d'être entretenu par la population, renforce plutôt cette idée d'une absence d'État que celle de sa naissance avec l'abolition de cette pratique par les réformes d'Ivan IV en 1555 et 1556. Elle note que le *kormlenie* se transforme plus qu'il ne disparaît et que la *podacha* s'affirme au même moment, aux XVI^e et XVII^e siècles. Le service du tsar, lié à l'attachement à sa personne, n'en sort-il pas renforcé, aux dépens d'un État qui n'aurait pu naître et s'affirmer qu'avec la relative indépendance d'un personnel qualifié, moins strictement et personnellement dépendant de la personne du prince que de ce qu'elle représente ? Le don, Mauss déjà y insistait, emporte la constitution d'un lien personnel, au sens psychologiquement fort du mot, où l'esprit est engagé dans une relation à deux pôles, qu'il initie dans un échange où le bien matériel rencontre le geste symbolique de reconnaissance. L'état de l'économie russe ne permettait pas un autre type de règlement de ces tâches, en particulier du fait du défaut de monnaie. Et la *podacha* avait le double avantage de renforcer la réputation de générosité du tsar tout en permettant de hiérarchiser sa clientèle de nobles en les maintenant dans sa dépendance. Peut-on appeler un tel système « État » ? Plus loin dans son livre, l'auteur elle-même remarque qu'aucune structure d'État n'a été mise en place pour permettre aux populations une participation aux affaires de l'empire, et ceci au-delà même des réformes de Pierre le Grand (p. 78). Tout viendra d'en haut, lentement, plus tardivement

que dans le reste de l'Europe, tandis que le paysan rumine de très anciennes valeurs dans un monde, le sien, qui s'en trouve transformé, sauf, précisément dans ses valeurs.

- 8 Lenin mangeait bien, dans de la vaisselle fine. Il habitait un palais et se déplaçait en Rolls Royce. Tous les jours, il prenait le thé à cinq heures. Ce qui, des années durant, a servi une propagande anti-bolchevique, s'avère avec le recul historique plus vrai que le légendaire de l'ascétisme du révolutionnaire. De l'espace clos du Kremlin, retrouvé dès mars 1918, les nouveaux occupants du pouvoir entendaient bien construire, en Russie d'abord mais dans le monde à partir de là, une nouvelle société, voire une nouvelle civilisation, plus juste, plus humaine. Ils ont surtout réussi à construire, mais dans le seul espace clos du Kremlin, un petit monde dont la situation alimentaire, sanitaire et matérielle, allant en s'améliorant, contrastait avec celle se dégradant des ouvriers et paysans au nom desquels pourtant ils décidaient. L'intérêt des pages de Tamara Kondratieva qui ouvrent sa seconde partie sur la fonction nourricière du pouvoir soviétique est de nous faire comprendre comment et pourquoi, très vite, il en fut ainsi. Dès le début de la révolution, les bolcheviks sont confrontés au même dilemme que tous ceux qui exercent un pouvoir, quel qu'il soit : comment répondre par des mesures concrètes aux nobles principes et aux idéaux avoués, et comment, ce faisant, renforcer ce pouvoir en soutenant plus particulièrement ses partisans. Deux logiques peuvent inspirer les mesures prises de ce fait, celle de l'idéologie et celle du pragmatisme, mais qui peuvent s'opposer, voire se contredire, et obliger à l'abandon de l'explication devenue impossible pour la justification maquillée en nécessité. L'historienne détaille ce mécanisme à travers les décisions et les mesures très concrètes prises au plus haut niveau du pouvoir, qui favorisent le salaire des cadres du parti par exemple, alors que d'autres mesures ne sont destinées qu'à entretenir les apparences de l'égalité de principe, seule justification des souffrances endurées pour un avenir meilleur. La diversification des rations alimentaires, décidées par décret selon l'intérêt des fonctions exercées pour le nouveau pouvoir, avait-elle à envier, dans ces conditions, à la récompense alimentaire attendue du tsar pour services rendus ?
- 9 Tout se complique à partir des justifications idéologiques du communisme de guerre, abandonnées ensuite au profit du pragmatisme de la NEP. Tamara Kondratieva arrive à remarquablement décrire, de manière alerte et jamais ennuyeuse, tout ce pan du ravitaillement du peuple russe qui se décline en déficit alimentaire chronique, rationnement, hiérarchies officielles et officieuses de ceux qui reçoivent, beaucoup, peu ou très peu, de *subsistances* (le mot mériterait ici d'être réhabilité, sonnait juste vu ce qui est décrit). « Née, dans une certaine mesure, du déficit, la distribution centralisée servait surtout à maintenir ce déficit », écrit-elle (p. 125). La *nomenklatura* échappe à la pénurie que, d'une certaine façon, elle entretient. Elle est elle-même hiérarchisée. Que ce soit dans ses magasins réservés ou dans ses cantines, elle trouve plus et mieux que ce que les autres Soviétiques trouvent ailleurs. En lui permettant d'accaparer toutes les ressources du pays, la collectivisation forcée et l'accélération de l'industrialisation donnent l'occasion au pouvoir central de retrouver une fonction de redistribution plus forte encore que celle qu'avaient connue les gouvernements tsaristes. En principe « communiste, planifiée et équitable », cette distribution des subsistances et autres biens ne faisait que perpétuer un pouvoir surpuissant détenteur des moyens de vie. Le livre donne une explication convaincante d'un mécanisme social qui transgresse les frontières entre périodes de l'histoire, à savoir que celui qui détient la fonction de redistribution des biens, à commencer par celle des biens les plus nécessaires, les biens alimentaires, assoit son pouvoir de manière ferme et durable, et ceci quel que soit le régime mis en

place. Mais il ne peut opérer ainsi qu'en instituant un favoritisme, contraire parfois aux idéaux qu'il défend. Ce fut le cas tout au long de l'histoire russe. La *podatča* contrevient à l'idéal des Évangiles ; la *kremlevka* à celui du communisme égalitaire.

- 10 Lorsque le lecteur arrive au dernier chapitre du livre, sur la *kremlevka*, il peut apprécier tout l'art de son auteur : il a été amené là en un style allant crescendo depuis les larges plages de « l'histoire immobile », socialement et économiquement parlant, de la Russie ancienne, jusqu'à « l'histoire (presque) immédiate » de la Russie soviétisée. Ce chapitre est, à peu près, construit à partir des seuls témoignages oraux. Et pourtant on y baigne dans un monde où la sacralité et le rang, le privilège et la distinction, contrastent avec un monde de cantines, de tickets et de couloirs de bureaux. Gratifications et récompenses, paiements à un prix symbolique, sans mesure avec ce qu'auraient coûté les mêmes produits ailleurs, invitations diverses, alternent avec des dons en nature allant des régions à la cuisine particulière du Kremlin, amenés là par des dignitaires du parti avec des précautions dignes d'un Vatel attentif à garnir comme il faut la table du souverain. En allant ainsi vers la fin de son livre et de sa démonstration, l'auteur retrouve ses analyses de vocabulaire annoncées dans l'introduction. L'offre de nourriture trouve place là où pourtant on pourrait l'attendre le moins : « servir » et « se nourrir » sont synonymes, l'ensemble des privilèges de la *nomenklatura* est désigné par le terme de *kormuška*, qu'on pourrait traduire par « râtelier » ou « mangeoire » et qui, significativement, est aussi utilisé pour désigner le pouvoir. La *kremlevka*, rappelle l'auteur, doit s'entendre au sens large : elle dépasse le seul réseau des cantines et des magasins réservés aux privilégiés du régime en s'étendant aux hôpitaux et aux cliniques, et même à l'usage au-delà des frontières du téléphone. Mais on perçoit bien, dans ces descriptions, que, sous Stalin comme sous ses successeurs, l'inaccessibilité du pouvoir suprême par la hiérarchie instituée est associée à la nourriture que consomment ceux qui incarnent ce pouvoir. Ce dernier, en effet, est avant tout pouvoir de redistribuer l'indispensable de la vie courante. C'est finalement le même ordre économique et social que celui des tsars de la vieille Russie que l'on retrouve justifié par un discours qui se veut toujours révolutionnaire.
- 11 Le livre de Tamara Kondratieva pose à l'historien, et pas seulement à celui de la Russie, le problème capital des temporalités de l'histoire. Un bon exemple peut s'y trouver quand la monarchie française d'Ancien Régime est utilisée comme contrepoint de ses développements sur la Russie. Ainsi en va-t-il de la cérémonie du repas du roi de France Louis XIV sollicitée dans le livre, et opposée à la *carskaja podatča* des XVI^e et XVII^e siècles (p. 32 sq.). En remontant en amont du système cérémoniel versaillais, inauguré à la fin du XVII^e siècle, on peut trouver des rois de France partageant leur repas avec des courtisans, Louis XIV compris. Jusqu'à la fin de l'Ancien Régime, ces rois sont considérés comme « le boulanger du dernier recours » par leurs sujets. Les femmes de Paris allant à Versailles le 5 octobre 1789 pour ramener « le boulanger, la boulangère et le petit mitron » dans la capitale obéissent-elles à un autre mot d'ordre, au temps de la vie chère sinon du pain rare, qu'au rappel des obligations de nourrir le peuple que contient toujours l'image du roi, alors qu'il ne semble plus y souscrire par des mesures concrètes, mais aussi, alors que depuis près de trois mois un processus révolutionnaire radical est engagé ? Si on peut suivre parfaitement Tamara Kondratieva dans la prise en compte par l'historien d'un passé parfois mythifié et de l'attente d'un avenir meilleur, sinon radieux, expliquant une action ou un phénomène considérés à un moment déterminé de l'histoire, il reste que, celui-ci comme celle-là, pour être comparés à d'autres, ne peuvent l'être qu'à partir

d'une échelle de temps unique qui ne peut être qu'un temps linéaire. Il y a effectivement concordance des temps russe et français dans le maintien sur le long terme de l'image nourricière du monarque, comme il y a discordance de ces temps dans les déséquilibres entre poids du passé et attente d'un changement radical que chacun des peuples entretient dans ce qu'il vit à la fin du XVIII^e siècle : le peuple français entre en Révolution quand le peuple russe, dont la condition économique et sociale est malgré tout nettement plus dégradée au même moment, ne le fait pas. Mais pour observer ces concordances et ces discordances de temps historiques différents, ne convient-il pas de disposer d'une échelle de temps commune ? Et dès lors, les temps historiques différents que rencontrent les historiens dans leurs comparaisons ne sont-ils pas seulement des rythmes différents d'un même temps linéaire qui demeure le seul temps de l'histoire, sinon celui vécu par chacun des êtres au sein de l'histoire ? Le travail de l'historien ne consiste-t-il pas alors à mettre dans une unique temporalité linéaire ce qui est vécu par chaque acteur de l'histoire tout autrement, comme un télescopage du passé structurant une personnalité et d'un futur qu'il remplit d'espérances ?

- 12 L'ouvrage de Tamara Kondratieva est l'un des premiers à expérimenter les nouvelles conceptions des temporalités historiques formulées par les travaux de Reinhart Koselleck dès les années 1970 en Allemagne. Ces conceptions sont fondées sur une analyse non linéaire du temps, où se télescopent passé, présent et futur dans le contemporain de l'existence. On reconnaît là, adapté par Koselleck, un modèle venant de *Sein und Zeit* de Heidegger, ce que l'historien allemand ne dit pas toujours explicitement, mais qui est rappelé par Tamara Kondratieva avec raison dans une de ses premières notes. Mais précisément, entre expérience et attente, c'est du temps vécu de l'existence qu'il s'agit dans ce modèle. Quelle place y occupe l'expérience historique ? Quelle place y occupe le savoir historien ? Comment ce dernier doit-il prendre en compte les différents temps de la vie humaine ? Le passage, dans chaque cas, de l'expérience personnelle à l'expérience historique, de l'attente d'une conjoncture plus favorable à celle que pourrait procurer une maîtrise plus grande de l'histoire n'est pas sans obliger à poser de nombreuses questions où l'on retrouve toutes sortes de problématiques que discutent les historiens d'aujourd'hui, mais aussi les philosophes et les spécialistes d'autres sciences sociales. Ainsi en va-t-il des « jeux d'échelles » entre le *micro* et le *macro* dans l'analyse⁵, des rapports entre la mémoire d'un peuple et son histoire, ce qui n'est, en rien, la même chose. Des travaux fondateurs de Maurice Halbwachs, inventeur du concept de mémoire collective⁶, élaboré au prix, peut-être, d'une occultation, volontaire ou non, de l'histoire⁷ ou d'une incompréhension⁸ de celle-ci, aux *Lieux de mémoire* de Pierre Nora et de ses collaborateurs, retraçant en historiens la formation de cette mémoire collective à partir des « signes du temps (qui) se font reconnaître dans l'espace conçu par le temps » (cette belle expression de Mihail Bahtin, que cite Tamara Kondratieva p.13 de son livre, pourrait définir assez exactement un *lieu de mémoire*), on ne retrouve pas un fonctionnement temporellement identique. La biographie est au cœur même de tels problèmes. La reconstitution historique n'est-elle pas une remise en ordre chronologique linéaire de ce qui n'est pas vécu, précisément, dans cet ordre temporel-là ? C'est le grand mérite de ce livre de poser, à partir du cas à la fois très concret et très symboliquement ritualisé du pouvoir nourricier du prince, des questions aussi fondamentales.

NOTES

1. Eric J. Hobsbawm, *L'ère des révolutions*, Paris, Fayard, 1969, p. 9. Cet ouvrage fut suivi par : *L'ère du capital (1848-1875)*, Paris, Fayard, 1978, puis : *L'ère des empires (1875-1914)*, Paris, Fayard, 1989 ; l'ensemble trouve son épilogue dans : *L'âge des extrêmes : le court vingtième siècle (1914-1991)*, Paris, Le Monde diplomatique – Bruxelles, Complexe, 2000.
2. Tamara Kondratieva, *Bolcheviks et Jacobins : itinéraire des analogies*, Paris, Payot, 1989.
3. Arno Mayer, *La persistance de l'Ancien Régime : l'Europe de 1848 à la Grande Guerre*, Paris, Flammarion, 1981.
4. Reinhart Koselleck, *Le futur passé : contribution à la sémantique des temps historiques*, Paris, Éd. de l'EHESS, 1990. Depuis ce livre et inspirée par lui, la réflexion sur l'entremêlement des temps dans le présent a été reprise par François Hartog, *Régimes d'historicité : présentisme et expériences du temps*, Paris, Seuil, 2003.
5. Jacques Revel, dir., *Jeux d'échelles : la micro-analyse à l'expérience*, Paris, Gallimard/Le Seuil, « Hautes études », 1996.
6. Maurice Halbwachs, *La mémoire collective*, Paris, PUF, 1950.
7. Maurice Halbwachs, *Les cadres sociaux de la mémoire*, Paris, Félix Alcan, 1925.
8. Annette Becker, *Maurice Halbwachs : un intellectuel en guerres mondiales, 1914-1945*, Paris, A. Viénot, 2003.